Dominique Guillo, *Les fondements oubliés de la culture. Une approche écologique*

Raphaël Morera

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesrurales/27829>

DOI : [10.4000/etudesrurales.27829](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.27829)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 154-156

ISBN : 978-2-7132-2892-6

Référence électronique

Raphaël Morera, « Dominique Guillo, *Les fondements oubliés de la culture. Une approche écologique* », *Études rurales* [En ligne], 208 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 06 décembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/27829> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.27829>

Dominique Guillo,

Les fondements oubliés de la culture.

Une approche écologique,

Paris, Le Seuil (« La couleur des idées »), 2019, 360 p.

La culture est une vieille dame. Il convient de l'aborder avec tous les égards, et les pincettes, qui s'imposent. De ce point de vue, le récent ouvrage de Dominique Guillo saisit son lecteur. Son ambition consiste à révéler les fondements interactionnistes de la culture. Dit autrement, la culture se fonde dans les relations complémentaires, et les échanges de bons procédés, que les vivants, humains ou non, nouent les uns avec les autres. L'originalité du travail du sociologue tient à la mobilisation des acquis de l'éthologie et à la volonté de s'arrimer à la question de façon très empirique, de manière, non pas à proposer une nouvelle théorie de la culture, mais à initier un programme de recherche ambitieux et pluridisciplinaire ayant pour but de consolider la communauté de destin du vivant terrestre. Par ce biais, Guillo entend questionner, et critiquer, le naturalisme en tant qu'ontologie telle que définie par Philippe Descola. En effet, la richesse des interactions homme/animal montre que, au sein du monde occidental, le grand partage séparant nature et culture n'a rien d'une évidence.

Guillo fonde en premier lieu son projet sur la lecture fine et attentive des derniers acquis de l'éthologie animale. Ils convergent vers deux éléments centraux étayant la thèse d'un *continuum* entre les univers animaux et humains. Le

néo-darwinisme a tout d'abord mis en exergue la place de l'altruisme dans l'évolution naturelle: se donner au groupe est aussi une bonne stratégie de survie. Des macaques à la mésange charbonnière, il est désormais manifeste que les animaux, découvrent, apprennent, transmettent et imitent. Deux brèches béantes sont désormais ouvertes à travers le mur séparant l'animalité de l'humanité. Or, souligne Guillo, ce n'est pas par ce biais que les sciences sociales ont récemment œuvré à réduire la fracture du « grand partage », supposément ouverte au xvii^e siècle. Descola et Latour ont davantage projeté les catégories des sciences sociales sur le vivant non humain qu'ils ne s'en sont inspirés pour questionner les sociétés humaines. C'est qu'en définitive, selon Guillo, la théorie du grand partage ne vaut que pour les sciences et les techniques.

L'auteur s'attaque en second lieu à l'impensé des sciences sociales et pointe ce qu'il nomme un « biais identitaire » (p. 264) sous-jacent. Selon lui, à travers la diversité des courants et des disciplines, les sciences sociales « ont accordé une place centrale à l'identité partagée [...] au détriment des possibilités ouvertes par le jeu interactionnel des différences », comme si, les différentes formes de solidarité ne pouvaient s'expliquer que par des éléments partagés, ou communs. Or, en analysant

différents types d'interactions entre hommes et animaux, Guillo met en exergue la richesse de la communication entre animaux et humains, d'une part, et l'apparition de processus de socialisation inter-espèces, d'autre part. Dans ce cadre, il insiste particulièrement, et parfois lourdement, sur l'ajustement des différences entre les espèces. Il apparaît ainsi que le lien social, et donc la culture, procède des services que des individus issus d'une même espèce ou d'espèces différentes se rendent réciproquement en vertu même de leurs différences. Mettant à distance les sciences sociales qui «ont unanimement accordé depuis leur origine une place fondamentale à l'identité partagée» et regardé *le* «ciment identitaire» comme «une réponse à la fois nécessaire et suffisante aux questions qu'elles se posent» (p. 270), Guillo peut argumenter que la culture et la socialisation ont pour origine, non pas le commun, mais l'ajustement des différences entre espèces comme à l'intérieur d'une même espèce (humaine ou non). Fort de ces observations, Guillot applique son modèle interactionniste radical aux groupes humains pour montrer à quel point les sociétés n'existent que par ce que les individus se font faire les uns aux autres en vertu de leurs différences, innées ou acquises par le biais des formes de socialisation. Guillo estime ainsi que «la socialisation, la reproduction des conduites genrées effectives, les aspects intériorisés par les individus ou encore les discours qu'ils produisent sont *aussi*, les effets de ce que se font faire les individus en

exécutant conjointement leurs rôles, lesquels sont [...] différents et amenés à s'ajuster, de gré, et parfois de force au cours des interactions» (p. 294).

Mettant au centre de ses analyses les rapports hommes/animaux, la thèse du livre apparaît parfaitement stimulante, notamment par sa radicalité. La clarté du propos et la pédagogie de l'auteur permettent, en outre, de prendre la mesure d'une production scientifique trop peu mise en lumière. Mais, dans bien des cas, l'ambition affichée de refonder les sciences sociales au prisme d'une approche écologique paraît démesurée. L'interactionnisme réductionniste de l'auteur séduira certes le lecteur cédant aux sirènes de la quête des origines. Il peinera très certainement à convaincre celui pour qui l'étude de la culture est indissociable de celle du langage, de la parenté ou de la religion, par exemple. En effet, par sa critique à large spectre, ne s'embarrassant pas toujours des précautions d'usage, Guillo réduit le champ des sciences sociales à peau de chagrin, à l'opposé d'une approche écologique, faisant de la diversité une richesse, pourtant revendiquée. D'autant que la critique sonne parfois faux. L'ajustement des différences, définies au sens large, et sous l'angle du conflit il est vrai, est au cœur de la démarche historienne, dont les acquis sont injustement ignorés. De même, parmi les cibles favorites de Guillo, dont Descola et Latour, certains ont d'ores et déjà accordé une large place à une approche écologique, au plus près des interactions homme-animal. Et finalement, la tentation de retourner

la question émerge : la recherche continue des points communs n'a-t-elle pas été un moyen redoutablement efficace d'ajuster les différences ?

Raphaël Morera,
historien, chargé de recherche, CNRS,
Centre de recherches historiques
(UMR 8558), Paris

Jean-Noël Jouzel,

Pesticides. Comment ignorer ce que l'on sait,
Paris, Presses de Sciences Po, 2019, 261 p.

L'ouvrage de Jean-Noël Jouzel constitue un jalon important dans l'historiographie consacrée aux pesticides. Le titre peut faire songer aux travaux anglo-saxons inspirés de l'agnologie. Mais, plus que la fabrique de l'ignorance, c'est le problème de la négation de l'évidence qui est au cœur de l'ouvrage. En effet, ni les stratégies de dissimulation des firmes, si déplorables soient-elles, ni l'attitude équivoque des instances d'homologation et, parfois, celle des victimes n'expliquent, à elles seules, l'usage persistant des pesticides. L'auteur s'intéresse au dévoilement des mécanismes qui permettent d'« ignorer ce que l'on sait » et à la résilience de ces mécanismes. « L'enjeu [...] n'est pas seulement de comprendre la genèse » de la fiction de l'hygiène agricole qui permet d'affirmer que les dangers que représentent les pesticides sont contrôlables, « mais également d'expliquer comment cette fiction » peut « résister à l'épreuve du temps et à la production de données alternatives » qui la « fragilisent et

nourrissent les contestations dont les pesticides font l'objet » (p. 22).

La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'émergence et à la contestation, aux États-Unis, d'un régime de savoir sur les risques associés à l'usage des pesticides. Les essais menés par le Public health service et repris par l'United states department of agriculture (USDA) permettent d'affirmer que, dans des conditions « normales » d'utilisation, les dangers de contamination sont très faibles, voire inexistant, pour les travailleurs manipulant ces produits et, si l'on respecte un délai raisonnable après épandage, pour les consommateurs. Pour les agriculteurs et les manipulateurs, la prévention des risques est donc une affaire individuelle. Il suffit qu'ils se conforment aux prescriptions sur l'étiquette pour minimiser les risques. Quant aux autres populations et à l'environnement des parcelles traitées, ils seraient totalement hors de danger.

Les études toxicologiques (menées par des toxicologues et des entomologistes), mettant en évidence que la